

gence qui, après avoir, huit années durant, mené leur barque dématée, envers et contre tous les écueils du latin et du grec, avec quel gloire, Dieu le sait ! s'en vont sombrer au baccalauréat.

Tel jeune homme ferait un bon ouvrier, utile à soi et aux autres : " Fi donc ! va, mon ami, va au collège, puis, deviens-nous clerc d'huissier. Tu porteras habit, iras en ville et t'appelleras un monsieur." Tel autre se croit fort au-dessus du travailleur manuel, parce qu'il use ses hauts de chausses sur les bancs d'une administration publique, et qu'il copie des paperasses du matin au soir dans un bureau. Cela s'appelle une *profession libérale*.

L'encombrement des villes et l'abandon des travaux agricoles, la multiplicité des vocations avortées et des existences inutiles tiennent en partie à cet absurde dédain pour le travail, dédain aussi irrationnel qu'il est antichrétien. Le Christ, dans la boutique du charpentier, a dit, ce semble, au travail manuel et au travail de l'intelligence : Vous êtes frères ! et les couvents, dans l'esprit de leurs fondateurs, étaient les ateliers de ce double travail.

Il y a lieu de le proclamer bien haut. L'instruction et l'éducation, dans une société démocratique, doivent reposer sur ces principes :

Les différentes professions ou modes variés du travail, ne sont que les applications multiples d'une loi commune, la loi du travail, qui les élève en les consacrant toutes ;

Ces professions sont, dans leur variété, des postes divers, mais égaux, tous également postes d'honneur, ou les travailleurs, soldats de la même idée, peuvent mériter au même titre ;

Chacune de ces professions, rouages différents mais indispensables du mécanisme social, est digne d'absorber l'activité de l'intelligence, parce qu'elle l'absorbe au profit commun.

Ainsi la formule *Élévation des travailleurs* ne signifie pas affranchissement du travail manuel, tant s'en faut ! Voudrait-elle dire : changement de condition extérieure et besoin de pénétrer dans ce milieu artificiel qu'on appelle le monde ? Un écrivain qui, dans ce grand pays des Etats-Unis d'Amérique où les institutions républicaines sont si fécondes, parce qu'elles n'y sont pas un objet d'importation, et que, nées du terroir même, elles y ont d'inébranlables racines, un écrivain qui s'est illustré par une étude profonde des problèmes sociaux, Channing, discutant la question que j'indique, a écrit :

" Quand même la chose serait possible, je serais fâché de voir les ouvriers devenir gens de mode. La mode est un pauvre état. Vivre d'une vie qui n'a rien de réel, sans une pensée sérieuse ; sacrifier la factice au naturel ; prendre une coterie pour la société ; trouver son principal plaisir dans le ridicule, et s'ingénier pour tuer le temps ; voilà ce qui constitue la mode. C'est le dernier métier pour un homme qui a le sentiment de sa dignité et qui connaît le but de la vie."

Et énumérant ce qui ne constituerait pas la véritable élévation des masses ouvrières, prouvant qu'elles n'assureraient pas cette élévation en s'emparant de la société par un coup de violence ou par la force du nombre, et en confisquant le pouvoir politique :

" Il n'y a eu qu'une élévation durable, s'écrie Channing, pour l'ouvrier comme pour le reste des hommes ; c'est l'élévation de l'âme. Avec elle il règne, il est membre de la noblesse de Dieu, quelle que soit sa place sur l'échelle sociale..... Une force étrangère peut pousser l'oiseau plus haut vers les cieux. Mais il s'élève véritablement quand il étend ses ailes et prend son vol par la puissance qui vit en lui ; de même, un homme peut être poussé par les événements à une place éminente ; mais il ne s'élève qu'autant qu'il exerce et développe ses facultés les plus précieuses, et que, par un libre essor, il monte à une plus noble région de pensée et d'action. Telle est l'élévation que je désire pour l'ouvrier."

J'ajoute, moi, et vous ne m'en voudrez pas de compléter la pensée de Channing en allant peut-être au-delà, que cette élévation de l'intelligence et du cœur mène à toutes les autres, ou que, du moins, elle les prépare. Mais affirmions aussi que toutes les autres, sans celle-là, ne peuvent être que des accidents passagers, s'ils ne sont pas funestes, et d'irréparables déceptions.

Eh bien ! cette élévation, la première de toutes, que vous conquérez par la combinaison féconde du travail manuel et du travail de l'esprit, c'est elle que tous les efforts de la société moderne tendent à garantir aux masses laborieuses, sous la double impulsion des deux puissances qui l'ont créée, et qui la gouvernent : le christianisme et la philosophie.

La sagesse antique avait formulé ce principe que l'esclavage est de droit naturel. Pour Aristote, l'ouvrier était une " machine animée."

Un des plus grands citoyens de Rome disait :

" Les instruments du travail sont de deux sortes, les uns muets : la charrue, le boyau ; les autres ayant une voix : le bœuf, le cheval l'esclave."

Et ailleurs :

" Le propriétaire sage vend et n'achète pas. Qu'il vende les vieux bœufs, la vieille ferraille, les vieux esclaves, les esclaves malades."

A cette société où l'homme est écrasé par l'homme, le christianisme jette un jour cette condamnation : " Vous êtes tous les fils d'un même père. Il n'y a parmi vous ni esclaves ni hommes libres." Et un disciple du Christ fait retentir ces mots aux oreilles de maîtres qui nourrissent leurs poissons avec des esclaves :

" S'il entre un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrétant votre regard sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez : " Asseyez-vous ici" et que vous disiez au pauvre : " Tenez-vous là debout," vous suivez des pensées injustes."

Qui a dit cela ? Ce n'est pas J.-J. Rousseau, c'est saint Jacques.

Voilà l'origine de l'égalité sociale. Déposée dans le sein du vieux monde, la parole créatrice y fait germer le monde nouveau. La loi et les conditions du travail se transforment. L'esclavage n'avait été qu'une machine et un outil ; le serf est, du moins, une personne. Séparé encore par un abîme du seigneur qui le possède, il reçoit pourtant le même baptême, s'agenouille au pied des mêmes autels, invoque les mêmes prières au lit de mort. Un pas de plus, et, en dépit du scepticisme antichrétien qui dira par la bouche de Voltaire :

" Il faut au peuple comme au bœuf un aiguillon, un joug et un frein." (1)

" Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Ce n'est pas le manoeuvre qu'il faut instruire, c'est le bourgeois." (2)

En dépit, disons-nous, de ce scepticisme épicurien si dédaigneux de la destinée du pauvre, l'égalité moderne sera fondée. Quand la raison publique, éclairée par l'expérience proclamera, en 1789, l'égalité devant la loi, la répartition proportionnelle de l'impôt, l'admission de tous les citoyens à toutes les fonctions, que fera-t-elle, sinon introduire dans les faits, consacrer dans la vie pratique les principes mêmes sur lesquels a été fondé le monde chrétien ? — Et quand, aujourd'hui, propagateurs convaincus de la doctrine de l'enseignement obligatoire, nous convions les enfants à participer à ce minimum d'instruction qui est, pour chacun d'eux, un droit et un devoir tout ensemble ; quand nous voulons ouvrir pour tous les sources du savoir et de la moralité, que faisons-nous si ce n'est

(1) Lettre du 17 août 1765.

(2) Lettre du 1er avril 1766.